

LE CRI QU'ON NE BAILLONNE PAS

(Théâtre Toursky: L'OPÉRA DES RATS)

IMPOSSIBLE, devant le dispositif en trois dimensions conçu par Michel Lagrange, de ne pas se souvenir de ceux qu'au cinéma, Trauner a réalisés pour Marcel Carné. Le canal Saint-Martin des *Portes de la Nuit*, les hautes bâtisses d'*Hôtel du Nord* ou de *Le jour se lève*, copies en apparence méticuleuses de la réalité, s'en écartaient par l'imperceptible souffle de la poésie. Ainsi en va-t-il de *LA DÉCHARGE*, ou, si l'on préfère *OPÉRA DES RATS 96*, puisque Richard Martin nous donne le choix entre ces deux titres pour cette version profondément renouvelée de l'ouvrage dont Léo Ferré a écrit pour lui les dialogues en 1983. D'entrée, sans contestation possible, on reconnaît, entre ses hautes usines rouillées, les quatre arches du viaduc que peignait Georges Braque en 1908, même si, par une sorte de compression de la géographie du désespoir, le bidonville qui l'assiège est celui du Ruisseau Mirabeau ressitué aux franges de la décharge d'Entressen...

Si, contrairement à mon habitude, j'insiste à ce point sur le décor, ce n'est pas pour minimiser l'importance du texte de Ferré; encore moins celle de la musique où la création originale, souvent envoûtante, de Philippe Torel (Phil Spectrum) sertit avec bonheur des mélodies populaires, italiennes, espagnoles, russes, les rythmes africains, et même (avec, excusez du peu, l'admirable voix d'opéra de Dany Barraud) l'art lyrique, le tout débouchant sur une forme qui s'apparente (tragique en plus) à la Zarzuela.

Ce n'est pas non plus que je désire négliger l'interprétation. Dans son personnage de "Mama", Tania Sourseva est d'une émouvante justesse; Jean Nehr donne une portée extraordinaire au personnage du vieux fou, navigateur imaginaire; Philippe Vincenot, en magicien qui rate tous ses tours, tient poétiquement l'équilibre entre le comique et le rêve. Un peu comme, dans un autre registre la fragile silhouette de la vieille russe à l'oiseau, Nika Kossenkova... Sans omettre la merveilleuse homogénéité de la "famille africaine"... et les autres que je devrais toutes et tous citer, surtout l'équipe, tellement "pro" des "stagiaires"! Mais, il est sûr que, sans le moindre cabotinage, si quelqu'un demeurera inoubliable (comme à l'orchestre la voix sensuelle et sombre de Marie-Ange Januccil-lo) c'est Wladislaw Znorko dans l'incarnation du

travelo déchiré...

Force pourtant m'est d'en revenir à Trauner, à Carné, et à une forme de cinéma, parce qu'au delà des effets proprement cinématographiques de ce théâtre, images et son, il y a une expression qui a marqué le meilleur d'une grande époque de l'écran français, celle de *Réalisme poétique*. Or, que Richard Martin l'ait cherché ou non, ce qualificatif définit le travail qu'il nous livre. Dans un tel souci du détail vrai (éventuellement trivial) tout devient possible: le rêve de l'enfant peut devenir réalité, il n'est plus exclu que les querelles s'apaisent, ni qu'un torero rutilant apparaisse pour estoquer la dépouille d'un bœuf. C'est de la façon la plus naturelle que la carcasse abandonnée d'une bagnole devient la caravelle dont les voiles gonflées poussent un équipage d'exclus vers un espoir d'incertitude... Poésie réaliste, réalisme poétique. *LA DÉCHARGE - OPÉRA DES RATS* est un cri où les mots, si beaux qu'ils puissent être présentent moins d'importance que leur inflexion, que le geste, que l'image. Image noire, constat en fait, où l'espérance est biaisée, car la Nef du final est aussi le Radeau de la Méduse... On joue avec la Mort, ici... 1983-1996, en treize ans, chiffre fatidique, Richard Martin est devenu adulte, et ça fait mal!

Jean BOISSIEU